

Espérons que pour écrire leur histoire de 1930 à aujourd'hui, les Missionnaires de l'Immaculée-Conception choisiront une personne canadienne, formée à la méthode historique tout autant que sympathique à leur spiritualité et à leur œuvre.

Micheline Dallaire
Université d'Ottawa

David M. Rayside — *A Small Town in Modern Times: Alexandria, Ontario*.
 Montréal : McGill-Queen's University Press, 1991, 336 p.

Une étude sur la petite ville ontarienne d'Alexandria peut sembler à prime abord un sujet d'intérêt local, voire régional. L'ouvrage de David Rayside, qui traite particulièrement des rapports entre francophones et anglophones de cette ville majoritairement française dans une province anglaise, en fait toutefois un sujet qui dépasse les frontières de l'est ontarien.

Pour effectuer son travail, l'auteur a réalisé plus de 150 interviews avec des résidents francophones et anglophones du comté de Glengarry, où se trouve Alexandria. Le premier chapitre du livre, qui en compte sept, résume les témoignages de ces personnes. Une première lecture indique que la plupart de ces gens sont fiers de leur région et de leur ville. Par ailleurs, ils considèrent les relations entre les communautés linguistiques assez harmonieuses.

Le deuxième chapitre s'attarde à l'évolution économique de la région et de la ville. En un siècle, l'agriculture perd de son importance au profit de la petite industrie, qui s'est particulièrement diversifiée dans les années 1980. La ville profitera de sa proximité avec Montréal et son important marché ainsi que de sa localisation aux frontières du Québec. En effet, à la fin des années 1970, des entrepreneurs anglophones, mécontents du climat linguistique québécois, s'installent à Alexandria. Cette diversification ne conduira cependant pas à une croissance démographique, puisque la population de la ville demeure stable depuis 20 ans, soit à un peu plus de 3 000 habitants. Bref, Rayside brosse un tableau économique assez dynamique de la ville.

Le chapitre suivant traite du monde du travail, caractérisé par des salaires peu élevés. En fait, le revenu moyen des familles d'Alexandria est bien en-deçà de la moyenne ontarienne. Cet écart réside dans la structure industrielle de la ville qui repose sur des petites entreprises où la plupart des travailleurs ne sont pas syndiqués. La présence d'établissements provinciaux, d'écoles et d'un hôpital a néanmoins permis l'émergence d'une classe de professionnels bien rémunérés qui contribuent au développement économique de l'endroit.

Rayside consacre son chapitre suivant aux rapports inégaux entre les hommes et les femmes d'Alexandria. En effet, ces rapports demeurent traditionnels, tant sur le marché du travail, où les femmes occupent des postes non qualifiés, qu'à la maison, où elles sont responsables de la majorité des travaux domestiques. Sur le marché de l'emploi, le salaire moyen des hommes, en 1985, était de plus de 17 000 \$ alors que celui des femmes était de 10 000 \$, soit un écart de 56 p. 100. Les hommes, disposant de plus de loisirs, sont aussi plus actifs dans les associations et les clubs sportifs. Bref,

à Alexandria, les relations hommes-femmes sont demeurées très conservatrices. Dans ce contexte, Rayside souligne que les comportements sexuels ne correspondant pas à ceux de la majorité, particulièrement l'homosexualité, sont très mal acceptés. Cette attitude existe sans doute dans les autres petites villes ontariennes comme Alexandria.

Le cinquième chapitre analyse les rapports complexes entre francophones et anglophones ainsi que les différentes positions au sein des communautés linguistiques. Au XIX^e siècle, Alexandria est principalement anglophone. L'arrivée massive de Canadiens français en provenance du Québec vient changer ce tableau linguistique, tel que l'indique le recensement de 1911 : les francophones sont alors majoritaires. Cette transition ne se fera d'ailleurs pas sans problèmes, particulièrement dans le secteur de l'éducation. Ce n'est qu'en 1968 que les Franco-Ontariens obtiendront le droit à l'éducation en français au secondaire. Alexandria connaîtra sa dernière crise scolaire en 1980, laquelle aboutira à la création de deux unités distinctes à l'intérieur de l'école secondaire de la ville.

Bien que la population francophone d'Alexandria soit toujours légèrement majoritaire, la langue d'usage lorsque les deux groupes se côtoient est invariablement l'anglais. On comprend alors pourquoi cinq francophones sur six sont bilingues alors que seul un anglophone sur quatre l'est. Bien que le taux de conservation de la langue française soit l'un des plus élevés en Ontario, on constate la croissance de l'assimilation des Franco-Ontariens au cours des années 1980. Des francophones, qui s'identifient comme bilingues, fonctionnent très bien dans un milieu où tout se déroule en anglais et ils n'y voient aucun problème. D'autres, par contre, se considérant plus comme Franco-Ontariens, préfèrent se regrouper dans des organismes fonctionnant uniquement dans leur langue, tel le Club Richelieu. De même, ces francophones revendiquent des services en français. Des divisions existent aussi dans les sports, les francophones se regroupant dans les clubs de baseball alors que les anglophones se retrouvent au hockey. Rayside fait également des distinctions chez les anglophones. Ainsi, il identifie la population d'origine écossaise qui nourrit de nombreux préjugés envers les francophones. Ces descendants d'Écossais représentent le groupe le plus important chez les anglophones. Ils acceptent dans une certaine mesure les francophones à condition qu'ils ne revendiquent pas leurs droits linguistiques. Les anglophones bilingues et les anciens Anglo-Québécois installés à Alexandria ont par contre une approche plus tolérante et approuvent le bilinguisme. D'ailleurs, plusieurs d'entre-eux envoient leurs enfants en classe d'immersion. Bref, l'analyse de Rayside démontre bien les nuances que l'on doit faire quand on étudie deux communautés linguistiques devant vivre ensemble.

L'avant-dernier chapitre fait un survol de la vie politique municipale. Dominée par les hommes francophones issus du milieu des affaires, elle vise à développer un climat favorable à la propriété privée et aux initiatives personnelles. Les politiciens locaux évitent les sujets controversés ou les changements trop rapides. Dans une petite ville comme Alexandria, il est d'ailleurs difficile de motiver la population sur des questions qui risqueraient de diviser la vie paisible de la ville. Toutefois, lors d'élections municipales, 80 p. 100 de la population exerce son droit de vote, de quoi susciter l'envie des villes plus peuplées où moins de la moitié des électeurs se déplace.

Le dernier chapitre sert de conclusion et résume les grandes lignes du livre. L'étude sociale, économique et politique de Rayside est bien documentée et de nombreux tableaux appuient la recherche qu'il a sérieusement menée. Les

témoignages de la population de l'endroit sont très intéressants et donnent un caractère humain à l'ouvrage. La carte géographique à la fin de la préface est cependant de mauvaise qualité. Quelques photographies de la ville auraient sûrement agrémenté le livre. L'orthographe et l'emploi des majuscules pour quelques-uns des noms en français sont souvent fautifs, par exemple : « Théâtre de Veuille Dix-Sept » (193) et « Ecole Secondaire Régional de Glengarry » (220). On peut aussi s'étonner de ne retrouver aucun titre en français dans la bibliographie alors que Rayside s'intéresse aux Franco-Ontariens et au Québec. Cela dit, cette recherche demeure très valable et elle contribue à une meilleure connaissance de l'est ontarien et des relations entre francophones et anglophones dans cette province. De plus, Rayside met bien en évidence les divisions qui existent à l'intérieur même des communautés linguistiques d'Alexandria.

Michel Prévost
Université d'Ottawa

Harriet G. Rosenberg — *A Negotiated World: Three Centuries of Change in a French Alpine Community*. Toronto: University of Toronto Press, 1988. Pp. xv, 234.

Harriet Rosenberg's *A Negotiate World* is a fine work of political economy, a case study in the interaction of political and economic change in a French village. Her subject is Abriès, an alpine commune in the highest inhabited valley in Europe. She places herself squarely in the tradition of LeRoy Ladurie and Eric Wolf (who introduces her work) as an opponent of the rosy linear view of modernization theory: "Implicit in the concept of modernization is a marching-to-glory metaphor embedded in the idolology of capitalist progress which discounts local-level resistance as being simply characteristic of peasant ignorance (3). Her thesis might be defined as the systematic refutation of this "marching-to-glory" metaphore

The eighteenth-century Abriès that emerges from Rosenberg's pen is a well-balanced political and economic mechanism. Its economy is diversified and virtually self-sufficient; villagers raised grain and other food for themselves and their animals, and turned a tidy profit from trading sheep and ewes's milk, butter and cheese. The valley provided summer pastures to as many as 40,000 sheep from Provence and Piedmont. Collective institutions such as common lands and corvée labor tied households together by a complex network of elections, fines and scheduling necessitated by the demands of managing the 80 percent of surface area communally owned. Economic interdependence reinforced strong social ties which included amusements, a tradition since the fifteenth century of lay schoolteachers supported by the community, and a village welfare system to help the temporarily or permanently disadvantaged.

The complexities of maintaining the communal domain, the constant influx of outsiders associated with the sheep trade and movement, and the seasonal migration of male workers provided villagers with functional knowledge of the wider world and an appreciation for skilled negotiation. Negotiation became, in turn, their pattern of dealing with royal governments, invading armies, and religious divisions. The people of Abriès never rebelled; they tried always to negotiate a deal in the face of challenges